

La Langue qu'elles habitent

Écritures de femmes,
frontières, territoires



PETER LANG

Bruxelles • Bern • Berlin • New York • Oxford • Wien

Documents pour l'Histoire des Francophonies

Les dernières décennies du xx^e siècle ont été caractérisées par l'émergence et la reconnaissance en tant que telles des littératures francophones. Ce processus ouvre le devenir du français à une pluralité dont il s'agit de se donner, désormais, les moyens d'approche et de compréhension. Cela implique la prise en compte des historicités de ces différentes cultures et littératures.

Dans cette optique, la collection « Documents pour l'Histoire des Francophonies » entend mettre à la disposition du chercheur et du public des études critiques qui touchent à la complexité comme aux enracinements historiques des Francophonies sous forme de monographies, d'analyses de phénomènes de groupe ou de réseaux thématiques. Elle cherche en outre à tracer des pistes de réflexion transversales susceptibles de tirer de leur ghetto respectif les études francophones, voire d'avancer dans la problématique des rapports entre langue et littérature. Elle comporte une série consacrée aux Europes, une autre aux Afriques, une aux Amériques, et une aux problèmes théoriques des Francophonies.

La collection s'inscrit dans les perspectives transversales et transfrontalières de l'Association européenne des études francophones (AEEF) dont elle a publié les actes de plusieurs grands colloques internationaux. Elle est dirigée par Marc Quaghebeur.



AEEF (AISBL)
24 Rue de Monnel
B - 7500 Tournai, Belgique
<https://etudesfrancophones.wordpress.com/>

María Carmen Molina Romero et
Montserrat Serrano Mañes (dir.)

La Langue qu'elles habitent

Écritures de femmes,
frontières, territoires

Documents pour l'Histoire des Francophonies / Europes
Vol. 51

Illustration de couverture : © Christian Rolet (détail), collection privée, photographie Alice Piemme / AML.

Publié avec le soutien de : Grupo de Investigación HUM733. Filología Francesa: Estudios Lingüísticos y Literarios. Universidad de Granada.

Cette publication a fait l'objet d'une évaluation par les pairs.

Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'éditeur ou de ses ayants droit, est illicite.

Tous droits réservés.

© P.I.E. PETER LANG s.a.

Éditions scientifiques internationales

Bruxelles, 2020

1 avenue Maurice, B-1050 Bruxelles, Belgique

brussels@peterlang.com ; www.peterlang.com

ISSN 1379-4108

ISBN 978-2-8076-1551-9

ePDF 978-2-8076-1552-6

ePub 978-2-8076-1553-3

Mobi 978-2-8076-1554-0

DOI 10.3726/b17008

D/2020/5678/67



Information bibliographique publiée par « Die Deutsche Bibliothek »

« Die Deutsche Bibliothek » répertorie cette publication dans la « Deutsche Nationalbibliografie » ; les données bibliographiques détaillées sont disponibles sur le site <<http://dnb.ddb.de>>.

Table des Matières

Présentation	9
<i>MONTERRAT SERRANO MAÑES</i>	
Voyage et écriture à travers les lettres d’Alexandra David-Néel à son mari entre 1911 et 1925	19
<i>FANNY MARTIN QUATREMARE</i>	
La femme sans sépulture d’Assia Djébar. Le temps de la voix hantée	37
<i>LINA AVENDAÑO ANGUITA</i>	
Traversée de la mangrove de Maryse Condé	49
<i>M^a LUISA BERNABÉ GIL</i>	
Vacarme pour une lune morte de Vénus Khoury-Ghata : une dénonciation impudique de la guerre, sous l’étendard de l’humour noir	63
<i>VIRGINIA IGLESIAS PRUVOST</i>	
Leïla Sebbar et la résilience de la langue	77
<i>M^a CARMEN MOLINA ROMERO</i>	
La narrativisation de la souffrance dans <i>Le chant du lys et du basilic</i> de Latifa Ben Mansour	95
<i>LOUBNA NADIM NADIM</i>	
Le personnage féminin dans les romans de Maïssa Bey : conquête de soi et de l’altérité	109
<i>LILA LAMROUS</i>	

Dire l'Algérie par son paysage : le regard de Maïssa Bey	127
<i>CARME FIGUEROLA</i>	
La « pagaille polyglotte » de <i>L'empreinte de l'ange</i> de Nancy Huston. Un livre sur Babel	147
<i>LUISA MONTES VILLAR</i>	
<i>La Traversée de l'hiver</i> de Yasmina Reza : un trajet immobile entre frontières identitaires	163
<i>MONTSERRAT SERRANO MAÑES</i>	
Laura Alcoba, une enfance entre deux langues	179
<i>ANDRÉ-ALAIN MORELLO</i>	

La « pagaille polyglotte » de *L'empreinte de l'ange* ou un livre sur Babel*

Le souci de la langue

Dans l'œuvre de Nancy Huston, la langue émerge comme un souci ontologique qui arpente de manière transversale tous ses thèmes.

Selon Fenoglio :

Il s'agit en fait d'une balise, d'un repère interrogatif qui jalonne et qui approche tous les thèmes essentiels présents dans son œuvre, l'amour sous toutes ses formes, l'enfance, le refus de l'homogénéité, l'humain dans ses complexités les plus sensibles et les plus terribles. Un fil rouge traverse et *tient* l'ensemble de ces thèmes : le rapport à la langue, le rapport à l'autre langue, la langue de l'autre et la sienne propre (Fenoglio, 2007 : 16).

Cette omniprésence de la question linguistique n'est ni originale ni exclusive du cas hustonien.

Depuis la publication de *Esthétique et théorie du roman* (Bakhtine, 1978), Le genre romanesque a été conçu par la critique comme l'expression par antonomase du plurilinguisme littéraire, un phénomène complexe englobant l'hétéroglossie ou diversité des langues, l'hétérophonie ou diversité des voix et l'hétérologie ou diversité des registres sociaux et des niveaux de langue (Simoes Marques, 2011 : 231).

De nombreux auteurs ont mis en rapport cette notion de plurilinguisme bakhtinien inhérent au genre romanesque, avec les conditions de production de l'œuvre littéraire, notamment dans des contextes touchés par les déplacements de population (Steiner, 1972 ; Deleuze et Guattari, 1975 ; Simon, 1994 ; Combe, 1995 ; Gauvin, 2000 ; Dollé, 2001 ; Delbart, 2005 ; Anokhina, 2011). C'est ainsi que, d'une sorte de dialectique intralinguistique – que l'on peut apprécier dans le roman du XIXe - établie sur la base des variétés internes d'une seule langue (diachronique, diatopique, diaphasique, diastratique), on est passé à une dialectique interlinguistique - confrontant langue maternelle et langue(s) acquise(s)-. Ce glissement est dû, selon Steiner, à un changement dans la conscience linguistique entamé à partir des années 1890 (Steiner, 2002 : 8) et provoqué, en grande partie, par les mouvements de populations ayant eu lieu à la fin du XIXe siècle et dans la première moitié du XXe siècle, ces derniers entraînés par les deux guerres mondiales.

C'est à partir du concept d'*extraterritorialité* (1972), que Steiner a réfléchi

* L'auteure de ce chapitre est Luisa Montes Villar , du Departamento de Filología Francesa de la Universidad de Granada.

aux liens entre langue maternelle/langue acquise, écriture/littérature, et s'est interrogé sur l'hégémonie linguistique et sur les logiques historiques de domination et de pouvoir socioculturel présentes dans la littérature :

Un aspect frappant de cette révolution a été l'émergence du pluralisme linguistique chez certains grands écrivains pour ainsi dire « délogés ». Ces auteurs entretiennent une relation d'hésitation dialectique non plus seulement envers leur langue maternelle- comme Hölderlin ou Rimbaud- mais envers plusieurs langues. C'est un phénomène presque sans précédent qui nous renvoie au problème plus général d'un centre perdu (Steiner, 2002 : 8).

Dans une ligne de pensée similaire, Lise Gauvin défend l'existence d'un multilinguisme littéraire contemporain né de la prise de conscience de l'altérité au sein même de la langue. Gauvin appelle ce phénomène la « surconscience linguistique » (Gauvin, 2000:8) et affirme qu'il s'agit d'un trait caractéristique chez les écrivains contemporains :

Tout écrivain doit trouver sa langue dans la langue, car on sait depuis Sartre qu'un écrivain est toujours un étranger dans la langue où il s'exprime même si c'est sa langue natale [...]. Mais la *surconscience linguistique* qui affecte l'écrivain francophone- et qu'il partage avec d'autres minoritaires- l'installe encore davantage dans l'univers du relatif, de l'a-normatif [...]. La langue pour lui est sans cesse à (re) conquérir (Gauvin, 2000 :11).

C'est précisément dans cette « (re)conquête » d'une langue multiple et hétérodoxe que Nancy Huston s'exprime à juste titre dans *L'empreinte de l'ange*.

Si bien que tout au long de son œuvre littéraire, l'auteure mène de façon transversale une réflexion gravitant autour de la langue maternelle et de la langue acquise, du choix de la langue d'écriture, de la traduction et de l'autotraduction, dans ce « livre sur Babel » (Huston, 2009 :50) deux choix déterminent, en plus, son caractère *extraterritorial* et mettent en exergue la *surconscience linguistique* de Huston : primo, l'adoption du français comme langue d'écriture du texte original ; secundo, la mise en scène d'une pléiade de personnages dont la langue constitue un élément essentiel d'identification ; Saffie - une jeune Allemande exilée qui vient de s'installer à Paris -, Raphaël Lepage¹ - un Français « pure souche » appartenant à la bourgeoisie parisienne et habitant rue de Seine-, András – un émigré hongrois qui gagne sa vie comme luthier dans le Marais-.

Concernant le premier point, la langue d'écriture, on pourrait affirmer que

¹ Il s'agit du seul personnage à avoir un nom de famille.

le choix du français allait de soi dans un roman se déroulant à Paris et ayant comme sujet principal les relations interpersonnelles d'un ensemble de personnages pour la plupart étrangers.

Par ailleurs, la « prise de distance » du français, évoquée à plusieurs reprises par l'auteure canadienne, lui permet de se délecter de ce jeu linguistique où elle relativise la langue normative tout en essayant de casser le carcan d'une expression assourdie par les conventions et qui cache la réalité sociolinguistique d'une partie de la population installée à Paris. L'effet de polyphonie intralinguistique, au sein même du français, est par ailleurs réussi grâce à la distance créée entre la voix narrative et la voix des personnages, notamment, entre celle de Saffie et d'András - dont les dialogues deviennent une recreation de la voix étrangère à l'intérieur du texte littéraire- et celle « normée » de Raphaël.

Le résultat, tel Huston l'a reconnu dans un entretien accordé en 2007 :

C'est un peu un livre sur Babel et sur la différence des langues comme un symbole de notre difficulté à nous comprendre et à nous mettre à la place les uns des autres, et à être ensemble.

Donc, le livre est bourré de malentendus [...]. Dans ce livre-là la question de la langue et de la communication est un des grands thèmes [...]. ...j'ai eu un immense plaisir à écrire du mauvais français [...]. Je l'ai écrit après ma « reconnaissance » comme écrivain français ; donc, je me suis dit, je vais montrer qu'on peut faire des fautes de français et quand même être quelqu'un de bien [...]. J'avais interrogé mes amis hongrois et allemands sur les fautes qu'on fait en apprenant le français, parce que ce ne sont pas les mêmes selon la langue d'où l'on vient ; je tenais beaucoup à ces fautes (Fenoglio, 2007 : 50).

Comme nous l'évoquions et l'approfondirons par la suite, dans *L'empreinte de l'ange*, Huston construit une fiction polyphonique « où il y a besoin d'une adaptation linguistique à chaque voix » (*Ib.*,45). Saffie et András, par le biais d'une interlangue émaillée d'imperfections, permettent au lecteur une approche d'un Paris habité par des migrants et des exilés, sensibles aux barbaries de la Guerre d'Algérie et touchés par les événements historiques qui frappent l'échiquier international. Raphaël, quant à lui, dans sa langue standard, incarne l'image d'Épinal d'un Paris resplendissant, aseptisé et imperméable à l'autre :

Aussitôt, une vague les happe, et ils sont emportés par les flots de nouvelles qui déferlent [...].

Par exemple, depuis le déclenchement secret de l'Opération Champagne en janvier dernier, nombre de jeunes appelés français ont appris bon gré mal gré à torturer les fellaghas [...].

Les Lepage de la rue de Seine sont peu préoccupés par ces histoires [...] Et lorsque [...] le Comité Nobel décide de décerner son prix de littérature à Albert Camus, ils ne saisissent nullement la portée politique de ce choix.

Ils ignorent tout de Camus, n'ont pas lu une ligne de ses romans, ne savent même pas que c'est un Français d'Algérie (*Ib.*, 56).

Cet hétérolinguisme littéraire² (qui d'une part représente le normatif et de l'autre le hors-norme), au-delà d'une ressource stylistique, démasque une réalité sociohistorique hétérogène cachée sous le voile d'une langue fossile qui ne témoigne pas des changements sociologiques et des « ombres » de la Ville Lumière.

Un livre sur Babel

À la fin des années cinquante, Saffie, une jeune Allemande orpheline de ses deux parents et exilée en France, arrive chez M. Lepage, flûtiste professionnel, après avoir lu une petite annonce demandant : « Ch.b.à tt f. pour petit ménage, logée, sach. Cuisiner. » (*Ib.*,14). Pour les Lepage, le mot « allemande » est presque interdit dans leur ménage, rue de Seine. Pourtant, Raphaël tombe bientôt amoureux de l'employée et, persuadé que « depuis deux siècles, la flûte est l'emblème de l'amitié franco-allemande » (*Ib.*, 41), il donne les clés de la maison à la jeune étrangère, puis, il demande sa main, contre la volonté de sa mère Hortense de Trala-Lepage : « Si sa mère pouvait le voir. Donner les clés de son appartement, le grand et bel appartement de la famille Trala, rue de Seine, à une Allemande » (*Ib.*, 27).

Indifférente et dépouillée de son nom de famille, seul lien qui l'unissait à ses ancêtres, Saffie accepte Raphaël comme époux légitime bien que pour elle, un mariage en « langue étrangère » ne cesse pas d'être une farce car « parler une langue étrangère c'est toujours, un peu, faire du théâtre » (*Ib.*, 156) :

Le fait d'avoir quitté le célibat n'a rien changé aux lèvres de Saffie. Elles n'expriment pas un iota de sentiment de plus qu'avant le mariage [...]. Dorénavant, Saffie s'appelle : Mme Lepage [...] Le nom de son père, le nom de famille qu'elle a porté durant les vingt premières années de son existence, est oblitéré à jamais (*Ib.*, 45).

Si elle incarne non seulement l'ennemie historique mais également la femme émigrée, mineure, orpheline, déshéritée et ayant besoin de protection, Raphaël Lepage personnifie une certaine bourgeoisie parisienne qui détient toutes les cartes pour avoir gain de cause : « nationalité française, peau blanche, charme personnel, charme pécuniaire, menace efficace de recours à la hiérarchie et ainsi de suite » (*Ib.*, 44).

La hiérarchie fondée sur la relation de travail que Raphaël et Saffie tiennent

² Nous adoptons ici la définition d'hétérolinguisme proposée par Rainier Grutman, selon laquelle il s'agit de « la présence dans un texte d'idiomes étrangers, sous quelque forme que ce soit, aussi bien que de variétés (sociales, régionales ou chronologiques) de la langue principale » (Grutman, 1997 :37).

initialement, ainsi que la rivalité historique entre Français et Allemands - exacerbée dans la période de l'après-guerre- et la supériorité de l'*autochtone* face à l'émigrée, déterminent la manière de se communiquer des époux.

Le langage figuré, le phraséologisme et les tournures idiomatiques de M. Lepage, entraînent, depuis leur première rencontre, un manque de communication qui deviendra insurmontable car, un niveau de français insuffisant ne permet à Saffie que d'interpréter les paroles de Raphaël « à la lettre » :

- Mais...il est près d'une heure, vous devez être morte de faim !
- Morte, non, dit Saffie.
- Ah ahah ! dit Raphaël à tout hasard, pour voir si elle plaisantait. Façon de parler, ajoute-t-il.
À cela, elle ne répond pas.
- Je veux dire, est-ce que vous avez faim ?
- Oui.
- Alors venez, je vais vous montrer la cuisine en bas, et on cassera la croûte ensemble ; comme ça ce sera fait...
- Casser quoi ? (*Ib.*, 24).

Plus loin, lorsque l'Allemande a déjà accepté d'épouser M. Lepage, il l'interpelle à propos de sa robe de mariage entraînant à nouveau un malentendu qui finit par tourner en dérision

- Tu seras belle, le jour de notre mariage, murmure-t-il pour se rassurer.
- Oui. J'ai une robe, répond-elle en se relevant. Et, à sa surprise, elle part dans sa chambre se changer.
- Réapparaît, portant l'uniforme élégant de l'école des hôtesse d'accueil de Düsseldorf.
Glacé par ce noir vêtement de vamp, Raphaël frémit.
- Non, dit-il, laisse-moi t'acheter une belle robe blanche. Ça me fera plaisir. Pourquoi veux-tu porter du noir ? Ce n'est tout de même pas un enterrement !
- Si ! rétorque-t-elle, une lueur d'espièglerie dans les yeux. Tu m'as dit que tu enterres ta vie de garçon, alors je porte le deuil pour elle !
Raphaël éclate de rire – elle fait déjà de l'esprit en français, la petite !- et cède (*Ib.*, 43).

Dans ces conversations, l'interlangue de Saffie est mise en évidence étant donné sa difficulté à déchiffrer les implicites. L'allemande interprète littéralement des expressions imagées - « être mort de faim », « casser la croûte » et « enterrer sa vie de garçon »- creusant un fossé insurmontable entre elle et son époux.

En effet, ils n'atteindront jamais à une communication au-delà des questions

domestiques. Dans sa pusillanimité, Saffie, qui se montre impénétrable et glaciale, est perçue par Raphaël comme une petite fille incapable de comprendre les non-dits et de s'exprimer de manière littérale avec un manque de vocabulaire qu'elle comble à l'aide de la gestuelle :

- Avez-vous, dit-elle, un...un... ?
Le geste vient suppléer au mot manquant : il sort d'un tiroir un tablier propre et le lui passe, refrénant l'envie incongrue de le lui nouer autour de la taille.
- Tablier, murmure-t-il. Ça s'appelle un tablier.
- Oui, dit Saffie. Tablier. Je pensais tableau. Tablier. J'étais confondue (*Ib.*, 26).

Par ailleurs, dans le processus de déculturation de Saffie, on aperçoit une autocensure de la langue maternelle qui permet à la jeune femme de s'évader du passé et de vivre en automate dans l'aliénation d'une amnésie forcée. Parler sa langue maternelle signifie « oser » réveiller un passé traumatique aux échos germanophones, auquel elle ne reviendra que timidement après la naissance de son fils, Émil : « `mon bébé´, `mon chéri´, et même parfois, tout bas, `mein Schatz´ » (*Ib.*, 157).

Pourtant, cette banalité atroce qui règne sur la vie de l'émigrante sera chamboulée lors de la rencontre avec András, luthier d'origine hongroise habitant le Marais. La visite fortuite de l'Allemande qui lui apporte la flûte de son mari à réparer, change radicalement le profil d'un personnage jusqu'alors impénétrable et glacial. Elle tombe follement amoureuse du luthier :

- Alors. Qu'est-ce qui va pas ? Où est le problème, pour l'instrument de Raphaël Lepage ?
Se produit alors une chose inouïe : les joues de Saffie deviennent écarlates. Et, chose plus inouïe encore, elle pouffe de rire. C'est le premier rire non sarcastique que nous entendons d'elle ; il a été refoulé si longtemps qu'il ressemble à un aboiement [...].
- Hmm...encore un bêtise, dit András, reposant le bébé dans son landau. Elle va bien, cette chose. Elle est belle. Même si j'entends pas le son.
- C'est un *il*, dit Saffie.
- Ah. Oui. Et l'autre... (András ouvre maintenant, sur son établi, l'étui de la Rudall Carter)...C'est un *il* aussi ? [...]
- Une flûte, dit-elle d'une voix plus grave encore que d'habitude, pour être sûre de la contrôler.
- Oh ! C'est pas la peine. J'arrive pas avec les genres, en français. Pourquoi *une* flûte et *un* table, il y a pas de sens.
- Une table, dit Saffie et, malgré ses efforts, un gloussement lui échappe (*Ib.*, 95).

Nous constatons que dès la première conversation entre les deux émigrés,

lesquels sont caractérisés par leur comportement linguistique, la langue comme élément formel mais également comme souci thématique est étroitement liée à la composante émotionnelle. Mémoire, histoire et amour forment ainsi un triangle déterminé par leurs langages.

L'amour et la langue

András peut s'exprimer parfaitement en allemand tout en se l'interdisant et baragouine le français. Néanmoins, dans l'étrangeté d'une langue allogène, les amants arrivent à se comprendre, alors qu'ils s'expriment dans un parler qui souvent s'éloigne du français normatif. Dans le cas des interventions d'András, la recreation du style oralisé – par le biais de l'omission du discordantiel dans la négation, par la simplification des structures impersonnelles (« y a », « faut que »...), par une sorte de minimalisme syntaxique qui se cristallise dans la profusion de phrases simples, les discontinuités phrastiques (souvent accompagnées d'une surponctuation) ou dans l'emploi d'un vocabulaire délibérément familier, voire argotique.

La narratrice elle-même ne se lance pas à expliquer « avec des mots » ce mystère de l'éveil amoureux lorsque pour communiquer, les amants ne disposent que de langues qui leurs sont étrangères: « lorsque deux amants ne disposent pour se parler que d'une langue à l'un et à l'autre étrangère, c'est...comment dire, c'est...ah non, si vous ne connaissez pas, je crains de ne pas pouvoir l'expliquer » (Ibid., 156).

L'amour, un des thèmes cardinaux de l'œuvre houstonienne s'entrelace ici d'une manière sensuelle avec la langue et, particulièrement, avec son image oralisée.

D'un côté, l'amour maternel ouvre à la protagoniste une voie de réconciliation avec le passé et par ce biais, avec sa langue maternelle :

Reviens, Saffie ! dit l'abîme en lui ouvrant les bras. *Warum willst du nichkommen ? Ich bin deinwirkliches Heim...In meinenArmen must du schönschlafen...* Dans mes bras tu dois t'endormir, je suis ton vrai veau et la taraude, lui chante les berceuses sarcastiques de la folie : *Guten Abend, guteNacht...* Dieu merci, il y a Émil. Il l'a ramène au réel. Son fils (*Ib.*, 190).

De l'autre, l'amour-passion vécu avec son amant, la décomplexé face à un français normatif et rigide qui la censurait ou qui la ridiculisait, à chaque acte de parole dans sa vie conjugale.

Les écarts par rapport à la norme linguistique se font récurrents dans les conversations entre Saffie et András, contribuant ainsi à recréer l'atmosphère cosmopolite du Paris de la fin des années cinquante. Ville lumière dont certains

quartiers- notamment de la rive droite³- incarnaient, tel l'atelier d'András, une «pagaille polyglotte » (*Ib.*, 144) où chacun parle « sa langue ou son sabir » (*Ib.*, 144).

L'emploi du présent de l'indicatif dans des structures suivies du subjonctif, l'hésitation dans l'emploi des pronoms compléments, l'altération du genre des mots ou des structures s'éloignant de la norme grammaticale française, contribuent à ériger ce Babel où la distance à la norme n'empêche pas pour autant la compréhension entre ces deux personnages.

Le lecteur se trouve ainsi face à des dialogues où, même si les personnages évoquent un fait du passé, il existe une tendance à utiliser le présent de l'indicatif, entraînant un décalage entre les temps du récit. Le présent de l'indicatif est également utilisé dans des structures normalement suivies du subjonctif et l'on aperçoit- notamment dans les interventions d'András- un emploi inapproprié des prépositions :

- Autriche, Suisse, France. Ma mère a une cousine à Besançon qui me donne des sous pour commencer
- Pourquoi ta mère voulait que tu t'en vas ? demande Saffie⁴.
- Parce que, dans la Hongrie, on sait que ça peut recommencer comme avant, pour les juifs. C'est un pays very ultra super catholique... Tu es catholique, toi ? (*Ib.*, 120).

Les hésitations du luthier d'origine hongroise se font aussi remarquer dans l'emploi des pronoms compléments, dans la troncation et la rupture de la linéarité phrastique : « Ma mère, dit András, quand je suis parti, elle m'a dit de pas...si j'avais un fils, de pas le...lui...le...faire couper » (*Ib.*, 127), dans la confusion du genre grammatical : « Plus une mouvement !! » (*Ib.*, 94) ; « On allait pas au synagogue [...] Un vieux blague » (*Ib.*, 119) ; ou dans un ton volontairement familier ; « ça vaut mieux un juif sans barbe qu'un barbe sans juif » (*Ib.*, 127).

Cette même étrangeté causée par une langue allogène réapparaît dans la conversation où Saffie avoue à András le viol que les militaires russes lui ont fait subir, ainsi qu'à sa mère. L'emploi du présent historique dans la réponse à une question posée en passé composé, ainsi que la bizarrerie de l'expression « elle se tue toute seule » abondent dans la représentation de l'interlangue des migrants par le biais des marqueurs qui récréent l'effet d'oralité :

- Et ils l'ont tuée après ?

³ L'atelier est situé dans le vieux quartier du Marais « aux murs lépreux et aux cours insalubres » (*Ib.*, 124).

⁴ Plus loin, elle utilise également le présent de l'indicatif à la place du subjonctif dans la phrase « elle a peur que je suis mauvaise » (*Ib.*, 126).

- Non. Non. Elle se tue toute seule. En novembre, comme maintenant. Parce que ça se voit qu'elle va avoir un bébé, et mon père il est revenu en septembre seulement (*Ib.*, 125).

Plus loin, lorsque Saffie et András évoquent leur première rencontre, on peut également apprécier l'emploi de l'imparfait du verbe « comprendre » pour indiquer un fait ponctuel qui devrait être conjugué au passé composé (tel le verbe qui le précède), ainsi que la confusion sémantique et d'emploi entre le verbe « savoir » et « connaître »⁵ :

- Ah ? Tu savais qui j'étais ?
- Non...pas ça...Mais je t'ai vue et je comprenais : ah. Voilà une femme, je me dis, qui...qui sait pas la nostalgie (*Ib.*, 129).

Par ailleurs, les traits d'oralité dans ces causeries servent également à représenter ce contexte de diglossie où exilés et réfugiés cohabitent dans le Paris de l'après guerre. La profusion d'interjections – Chut (*Ib.*, 128), Ha! (*Ib.*, 129) -, les phrases inachevées, les silences ou les tâtonnements identifiés par des points de suspension, recréent un registre familier où l'on peut apercevoir d'autres aspects tels l'absence de verbe -qui rebondit dans un style télégraphique propre à la langue parlée - : « Et ta mère...morte comment ? » (*Ib.*, 123) ; « Le cerveau, une attaque...Il y a trois ans » (*Ibid.*123) ; ou une sorte de dislocation du discours rapporté: « Ma mère elle a dit vas-y, pars, la frontière est ouverte aujourd'hui et peut-être demain fermée, va ! pars ! Va à la France ! (*Ib.*, 119).

- Et tu n'as rien vu...Saffie, tu me rends déçu. T'es pas observante. Ne pas regarder dans les rues, ne pas lire les journaux, c'est pas bien, mais je peux accepter. Mais ça ! (Feignant l'indignation, il pose une main sur son sexe.) C'est pas pareil ! Mon zob à moi, à moi, si beau, qui t'adore tellement ! Tu as pu le penser comme un zob de goy ! Ah ! non, je suis fâché...Qu'est-ce que je peux faire pour te punir ? Je sais pas qu'est-ce que tu mérites pour être si...pas observante (*Ib.*, 118).

Même Saffie, plus scrupuleuse par rapport à la maîtrise du français que l'insouciant András, a aussi une tendance à s'exprimer d'une manière télégraphique et à ne pas rapporter les paroles par le biais du style indirect. À András qui lui demande pourquoi elle a choisi de s'installer à Paris, l'Allemande répond : « Mon professeur, quand j'étais au lycée, à Tégel. Il disait la France c'est le pays de la liberté » (*Ib.* 120), laissant de nouveau affleurer les discontinuités phrastiques propres au style oral.

Dans cette polyphonie babélique, les voix étrangères se font également écho

⁵ L'utilisation du verbe « savoir » serait incorrecte devant un groupe nominal.

chez Émil dès ses premières tentatives de parole, émergeant comme « un mélange désopilant d’idiomes » (*Ib.*, 145). Le fils de Saffie et Raphaël s’adressera même à Andráspar son appellatif hongrois : Apu (*Ib.*, 145). En revanche, sa mère, « il l’appellera non pas Mutti mais maman. C’est terminé Mutter [...] » (*Ib.*, 74).

La perméabilité à la diversité linguistique de l’enfant met ainsi en évidence la capacité des deuxièmes générations à maîtriser plusieurs codes et à se dépouiller de l’imaginaire monolingue, lié à l’état-nation, des générations précédentes.

Traduire un livre-Babel

Ce contexte de polyphonie et d’hétérolinguisme littéraires, où le style oralisé sert à mettre en évidence les voix étrangères, nous a incité à nous interroger sur la transposition en version espagnole de l’effet d’étrangéité qui imprègne le roman original (texte source). Nous avons donc sélectionné certains extraits du texte source où les marqueurs phoniques, lexicaux, morphologiques, syntaxiques, énonciatifs ou stylistiques qui caractérisent le style oralisé se font particulièrement remarquer.

Texte source (TS)	Texte cible (TC)
<p>-Et tu n’as rien vu...Saffie, tu me rends déçu. T’es pas observante. Ne pas regarder dans les rues, ne pas lire les journals, c’est pas bien, mais je peux accepter. Mais ça ! (Feignant l’indignation, il pose une main sur son sexe.) C’est pas pareil ! Mon zob à moi, à moi, si beau, qui t’adore tellement ! Tu as pu le penser comme un zob de goy ! Ah ! non, je suis fâché...Qu’est-ce que je peux faire pour te punir ? Je sais pas qu’est-ce que tu mérites pour être si...pas observante (<i>Ib.</i>, 118).</p>	<p>- Y no viste nada...Saffie, me decepcionas. No eres observadora. No miras alrededor en la calle, no lees los periódicos, de acuerdo, eso no es bueno pero puedo aceptarlo. Pero ¡esto!- Con indignación fingida, se lleva la mano a la entrepierna-. ¡No es lo mismo! Mi polla, mi preciosa polla que tanto te quiere... ¡Pensaste que era una polla gentil! No, eso me enfurece... ¿Qué puedo hacer para castigarte? No sé lo que te mereces por ser tan...tan poco observadora (Huston, traducida por Iriarte, 2009: 36).</p>

Dans le premier extrait appartenant au texte source, nous pouvons apprécier : en premier lieu, une rupture de la linéarité phrastique et une incomplétude syntaxique, toutes deux palliées par l’emploi de la ponctuation, notamment, par

les points de suspension et par l'abondance de virgules qui, en même temps, marquent la structure prosodique des énoncés. En deuxième lieu, nous observons l'omission du discordantiel dans la négation, des écarts lexicosémantiques (*observante*)⁶, des incorrections morphologiques dans la construction du pluriel (*journals*), des interjections propres de l'oral, ou l'emploi de mots étrangers et/ou argotiques (*zob*).

Dans la version espagnole, beaucoup de ces traits d'oralité ont été supprimés.

Nous apprécions ainsi la volonté du traducteur de garder un style familier, mais regrettons que bien des particularités ne soient pas mises en évidence dans la version espagnole

La même stratégie de traduction est mise en pratique dans l'extrait suivant :

Texte source (TS)	Texte cible (TC)
<p>-Autriche, Suisse, France. Ma mère a une cousine à Besançon qui me donne des sous pour commencer</p> <p>-Pourquoi ta mère voulait que tu t'en vas ? demande Saffie.</p> <p>-Parce que, dans la Hongrie, on sait que ça peut recommencer comme avant, pour les juifs. C'est un pays very ultra super catholique... Tu es catholique, toi ? (<i>Ib.</i>, 120).</p>	<p>-Austria, Suiza, Francia. Mi madre tiene una prima en Besançon, ella me dio algo de dinero para empezar.</p> <p>-Pero ¿por qué quiso que te marcharas?</p> <p>-Porque en Hungría es fácil que todo pueda empezar de nuevo como antes, para los judíos. Es un país muy super ultra católico... ¿Eres católica? (Huston, 2009:137-138).</p>

Pour commencer, les pays de l'énumération initiale, devraient être précédés de l'article défini. Ce décalage par rapport à la norme française aurait pu se transposer dans la traduction par la présence de cet article qui n'est pas utilisé en espagnol devant les noms de pays. L'effet d'étrangéité présent dans le TS aurait pu ainsi été récréé dans le TC. En revanche, le traducteur efface encore une fois tout trait du parler étranger.

Cas similaire dans l'écart entraîné par l'emploi de « dans la » devant de Hongrie (où il faudrait utiliser la préposition « en ») et que la version espagnole neutralise avec l'emploi normatif de la préposition « en Hungría ». Concernant le barbarisme lexical « very » (dans le TS), la traduction propose « super » et ni la suppression du différentiel dans la négation, ni le redoublement du pronom dans la question finale (pronom sujet + pronom tonique) n'ont de corrélation dans le texte cible.

⁶ D'après le Larousse, *observant* (et donc, son féminin *observante*) "se dit d'un religieux qui appartient à l'étroite ou stricte observance. Il s'agit donc d'un nom dont le sens n'a rien à voir avec l'adjectif « observateur/observatrice ».

D'autres exemples illustrent de manière flagrante cette modalité de traduction qualifiée par Rainier Grutman de « non-traduction » car elle se refuse à traduire les mots ou passages hétérolingues (heterolinguisme que dans le cas qui nous concerne ferait allusion aux variations internes d'une même langue).

Texte source (TS)	Texte cible (TC)
- On allait pas au synagogue. Dieu n'existe pas et nous sommes Son peuple...comment ça s'appelle ? Son peuple choisi. Un vieux blague. Très vieux » (<i>Ib.</i> ,119).	-Nunca fuimos a una sinagoga. Dios no existe y nosotros somos su... ¿cómo se dice? Su pueblo elegido. Un viejo chiste. Muy viejo (2009: 136).
-Ma mère, dit Andrés, quand je suis parti, elle m'a dit de pas...si j'avais un fils, de pas le...lui...le...faire couper (<i>Ib.</i> , 127).	Mi madre- dice Andrés-, cuando me marché, me dijo que si tenía un hijo, que no...ya sabes...que no le cortará...ahí (2009:145).
Ça vaut mieux un juif sans barbe qu'un barbe sans juif (<i>Ib.</i> , 127)	Es mejor un judío sin barba que una barba sin judío” (2005: 146)

Tel que Grutman l'a affirmé, la traduction :

N'est jamais une opération purement linguistique, mais à la fois une transformation textuelle et une transaction contextuelle, une intervention et un positionnement dans le champ culturel. On ne traduit pas tout (ni surtout de toutes les langues) et ce qui est sélectionné pour être traduit ne l'est pas n'importe comment (Grutman, 2012 : 50).

Nous pouvons ainsi conclure que la volonté explicite de l'auteur de faire affleurer les voix étrangères –à travers les écarts linguistiques, les malentendus, la recreation du style oralisé, etc.- au sein même de la langue française est rectifiée à tel point dans la traduction que, dans la version espagnole, tant les éloignements grammaticaux de l'original que les traits idiolectaux des deux étrangers passent inaperçus pour le lecteur hispanophone. Cette modalité de traduction n'entraîne pas que la simple neutralisation de la polyphonie vocale présente dans le texte source, mais également un changement compromettant d'autres variables qui bien qu'elles puissent être reliées à l'emploi de la langue, vont au-delà du cadre linguistique. Nous faisons ici référence à l'idée énoncée par Grutman sur la traduction comme étant « [une] intervention et [un] positionnement dans le champ culturel ».

Références bibliographiques

- Combe, Dominique (1995), *Poétiques Francophones*. Paris: Hachette.
- Dollé, Marie (2001), *L'imaginaire des langues*. Paris : L'Harmattan.
- Fenoglio, Irène (dir.). (2009), *L'Écriture et le souci de la langue. Écrivains, linguistes : témoignages et traces manuscrites*. Louvain-la-Neuve : Academia-Bruylant.
- Grutman, Rainier (1997), *Des langues qui résonnent, l'hétérolinguisme au XIXe siècle québécois*. Montréal : Fides/CETUQ, coll. «Nouvelles études québécoises».
- Grutman, Rainier (2012), « Traduire l'hétérolinguisme : questions conceptuelles et (con) textuelles », Marie- Annick MONTOUT (dir.), *Autour d'Olive Senior : Hétérolinguisme et traduction*, Angers : Presse de l'Université d'Angers, p.49-81.
- Hierse, Giselle (2007), *Le féminin et la langue étrangère. Une étude sur l'apprentissage des langues*. Paris : L'Harmattan.
- Huston, Nancy (1998), *L'empreinte de l'ange*. Paris : Actes du Sud.
- Huston, Nancy (1999), *Nord perdu suivi de Douze France*. Paris : Actes du Sud.
- Huston, Nancy (2009) [traducción de Eduardo Iriarte], *La huella del ángel*. Barcelona: Narrativa Salamandra.
- Laronde, Michel (dir.) (1996), *L'écriture décentrée, La langue de l'autre dans le roman Contemporain*. Paris : l'Harmattan.
- Lagarde, Christian (2007), « L'hospitalité' des langues: variations autour d'un thème », en : Gasquet A. et Suárez M. (éds.), *Écrivains multilingues et écritures métisses : l'hospitalité des langues*. Clermont-Ferrand : Presses Universitaires Blaise Pascal. pp. 19-29.
- Luzzati Françoise, Luzzati Daniel (1987). « Oral et familier : Le style oralisé », en: *L'Information Grammaticale*, n°. 34, pp. 15-21.
- Richard, Élisabeth (2013), « L'expérimentation syntaxique, le gauchissement de la langue et une petite histoire de la représentation de la langue orale dans la littérature », *Acta fabula*, vol. 14, n° 3, « Beckett, de mal en pis », Mars-Avril 2013. Disponible en: <http://www.fabula.org/acta/document7378.php>, [page consultée le 20 février 2019].
- Simon, Sherry (1994), *Le trafic des langues, Traduction et culture dans la littérature québécoise*. Québec: Boréal.

